

Chaire fraîche et Vieille capitale *Le Collectionneur*

André Lavoie

Volume 20, Number 2, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2002). Review of [Chaire fraîche et Vieille capitale / *Le Collectionneur*]. *Ciné-Bulles*, 20(2), 6–9.

Chaire fraîche et Vieille capitale

PAR ANDRÉ LAVOIE

La tendance se profilait déjà dans les années 1980 et la suite a permis de confirmer qu'elle était là pour durer. Le cinéma de genre n'apparaît plus tel un anachronisme ou un corps étranger dans notre cinématographie; il est loin d'être l'apanage de quelques cinéastes téméraires, comme Jean-Claude Lord jouant la carte du spectaculaire avec des budgets de misère, mais s'inscrit plutôt dans une volonté manifeste de bousculer certains scrupules, d'élargir nos horizons. Des histoires de flics, de bandits de grands chemins et de truands à la petite semaine, le cinéma québécois peut aussi en inventer: **Pouvoir intime** d'Yves Simoneau, la **Loi du cochon** d'Érik Canuel, **Requiem pour un beau sans-cœur** de Robert Morin, **le Dernier Souffle** de Richard Ciupka. Et on pourrait remonter «la filière» aussi loin qu'avec la **Maudite Galette**, **Gina** et **Réjeanne Padovani**, tous de Denys Arcand.

Le cinéaste Jean Beaudin possède aussi dans son placard cinématographique quelques crapules et autres personnages louches. Une odeur de soufre plane autant sur Cordélia Viau (**Cordélia**), Egon Ratablavasky (**le Matou**), Yves (**Being at Home with Claude**) ou Lucie et Max (**Souvenirs intimes**). Le voilà maintenant qui ajoute à sa galerie, à sa «collection» pourrait-on dire, le sanguinaire et pourtant méthodique Rochon, baptisé «le Collectionneur», dont les victimes répondent à de curieux critères de sélection, morceaux épars d'un gigantesque puzzle où l'art du sculpteur, la dextérité du taxidermiste et les névroses d'un enfant mal-aimé s'entremêlent.

Ce personnage semblant sortir d'un film de David Cronenberg ou d'un roman de Stephen King a plutôt pour

génitrice l'écrivaine épicurienne Chrystine Brouillet, elle qui, depuis **Chère Voisine** (prix Robert-Cliche en 1982), porte avec bonhomie les couleurs du polar et affiche l'assurance de ces (rares) auteurs québécois à vivre de leur plume. Bien avant de s'intéresser aux tueurs en série (**Préférez-vous les icebergs?**, **le Collectionneur**), aux pédophiles (**C'est pour mieux t'aimer, mon enfant**), ou aux victimes d'inceste (**les Fiancées de l'enfer**), Brouillet, touche-à-tout littéraire (elle se balade entre les romans jeunesse, les polars et les romans historiques), a imaginé il y a plusieurs années celle qu'elle a surnommé «son Maigret»: l'inspectrice Maud Graham.

Sa première apparition fut plutôt discrète; dans **le Poison dans l'eau** (1987), le personnage doit démêler le vrai du faux dans une histoire de meurtre déguisé en noyade qui égratigne la respectabilité d'une famille petite-bourgeoise. Ses obsessions étaient bien campées (Yves, son ex qu'elle évoque sans cesse mais qu'on ne voit jamais; une passion pour la *junk food*; son sale caractère) mais la femme-flic demeurait à l'arrière-plan. Ce n'est qu'à partir de **Préférez-vous les icebergs?** que Maud Graham, détail non négligeable mais jamais justifié par l'auteur, vit maintenant dans la Vieille capitale plutôt qu'à Montréal; elle mène ici l'enquête (un tueur en série a choisi des actrices comme cible de sa démence) avec un aplomb qui ne la quittera plus. Brouillet la décrit en ces termes: «C'est une femme hypersensible qui porte le monde sur ses épaules. Dans ses enquêtes, elle fonctionne toujours par empathie, compassion et intuition. Elle pose souvent des questions avec l'air de ne pas y toucher mais elle est tenace et arrive toujours à ses fins. Maud Graham est une femme-caméléon qui essaie de se mettre dans la peau du meurtrier pour mieux le comprendre. Elle sait pourtant qu'en plongeant dans ces eaux troubles, elle va s'abîmer. Mais elle n'hésite jamais à le faire car elle veut que la vérité triomphe. Elle est une véritable Robine des bois!»

Mais cette femme de tête peut aussi être colérique («le pire air bête de Québec»), «vieille fille» au physique un peu ingrat (sa situation matrimoniale va se modifier dans les derniers romans, avec un personnage présent depuis le

Le Collectionneur

35 mm / coul. / 125 min / 2001 / fict. / Québec

Réal.: Jean Beaudin

Scén.: Jean Beaudin et Chantal Cadieux

d'après le roman **le Collectionneur** de Chrystine Brouillet

Image: Daniel Jobin

Son: Serge Beauchemin

Mus.: Michel Cusson

Mont.: Michel Arcand

Prod.: Christian Larouche et Ginette Petit - Christal Films

Dist.: Christal Films

Int.: Maude Guérin, Luc Picard, Yves Jacques, Lawrence Arcouette,

Charles-André Bourassa, Alexis Martin, François Papineau

1. PAUPARDIN, Dominique, «Signé le Collectionneur», **La Presse**, 5 février 1995, p. B1.



Maud Graham et ses subalternes sur une fausse piste
(Photo: Izabel Zimmer)

début des aventures de Graham), amoureuse des chats, et surtout «pizzaphage» et «chipovore». La «pessimiste active [...], assistante sociale déguisée en flic²» déplace de l'air, dérange ses collègues par ses méthodes peu orthodoxes et ne craint pas de défier l'autorité. Dès *Préférez-vous...* et présent dans les autres romans de la série, elle se liera d'amitié avec Grégoire, un jeune prostitué homosexuel prenant son appartement pour une gare et dont la connaissance du Québec *underground* sera très souvent utile à Graham... qu'il surnomme Biscuit. Dans *le Collectionneur*, elle devra également protéger Frédéric, un jeune fugueur, que Grégoire tente d'éloigner des pédophiles, tout en tentant de rassurer la population des frasques morbides d'un homme prêt à tout pour aller au bout de sa folie méthodique.

Depuis longtemps, Jean Beaudin a mis en images, pour le petit et le grand écran, plusieurs œuvres littéraires, surtout des romans (*le Matou* d'Yves Beauchemin, *les Filles de Caleb* et *Ces enfants d'ailleurs* d'Arlette Cousture, *Homme invisible à la fenêtre* de Monique Proulx, devenu *Souvenirs intimes*) mais aussi des pièces de théâtre (*Being at Home with Claude* de René-Daniel Dubois). Par plusieurs aspects, l'œuvre de Chrystine Brouillet, portée pour la première fois au cinéma, s'inscrit parfaitement dans le paysage cinématographique de Beaudin, où se côtoient des personnages traînant un lourd passé dont ils ne peuvent s'échapper, montrant des êtres pour qui le crime ne paie pas mais assure une certaine forme de rédemption. C'était particulièrement vrai dans *Being...* et surtout *Souvenirs intimes*, que Beaudin s'est appliqué à «noircir» davantage

que ne l'était le roman, devenant l'histoire d'une vengeance, celle d'une victime d'un viol collectif qui fera payer cher ceux qui y ont participé.

C'est pourtant le chemin inverse qu'a suivi le cinéaste pour matérialiser l'affrontement entre Graham (incarnée avec fougue par Maude Guérin, un rôle dont Brouillet a longtemps souhaité qu'il soit tenu par Francine Ruel) et Rochon (un Luc Picard méconnaissable). Il avait entre les mains un récit qui fait grand étalage des lubies de ce dernier, n'ayant rien à envier à Jack L'Éventreur, au Docteur Frankenstein ou à Hannibal Lecter, conjuguant parfois les trois personnalités en même temps: un sadique qui rôde dans la ville; un homme aux ambitions prométhéennes, voulant façonner une œuvre où vie et mort ne font plus qu'un; un être assoiffé de chair fraîche pour arriver à ses fins.

Jamais avare de détails sanguinolents (voir texte en bas de page), multipliant les descriptions cliniques de meurtres savamment planifiés (d'abord auprès de belles et jeunes femmes blondes, ensuite de personnes un peu gênantes pour la bonne marche de sa curieuse entreprise), le roman de Brouillet s'aventure souvent dans les territoires nauséabonds du «gore». Beaudin a préféré atténuer, et de

«Il avait dix ans et huit mois quand il avait étranglé son premier chat. Il l'avait attendu des heures près d'un bol de nourriture. Quand il avait commencé à serrer le cou du félin de sa main gauche, il avait eu l'impression que ses doigts avaient une érection. Comme son sexe! Ils étaient durs, si durs, plus durs que l'acier et que n'importe quelle paire de fesses! C'était tout à fait étonnant. Et grisant. Ses reins étaient en feu, agités par un grand tremblement. Un tremblement plus fort que tous les déhanchements du King. Il avait éjaculé sans un cri, suffoqué d'émotion quand les yeux du chat s'étaient révoltés. Le sentiment de puissance qu'il avait alors éprouvé l'avait assez longtemps habité pour qu'il supporte le mépris de sa mère pendant plusieurs semaines.»
(BROUILLET, Chrystine, *le Collectionneur*, Montréal, Les Éditions de la Courte Échelle, coll. Roman 16/96, 1995, p. 39-40)

2. HOUDE, Sylvain, «Chrystine Brouillet: Mortelle randonnée», *Voix*, 16 février 1995, p. 28.



beaucoup, cet aspect du livre; on découvre les méfaits du *Collectionneur* après qu'ils se soient produits, affrontant, en même temps que Graham, la vue de cadavres décomposés, sectionnés, traînant sous des viaducs, des ponts, dans des camions, pendant des heures, voire des jours après l'assassinat. L'imagination du spectateur se charge du reste...

Le film débute par une série de scènes qui campent une à une les principales obsessions du tueur en série: il est autant confronté à un père qui n'est que l'ombre de lui-même, une véritable mauviette, qu'à une mère totalement subjuguée par sa propre image. Avec une énergie quasi névrotique, elle s'active à développer son corps, muscle par muscle, et son jeune fils est contraint de la photographe sous toutes ses minces coutures; hiver comme été, le bikini est de rigueur. L'enfant négligé par ces adultes narcissiques est refermé sur lui-même, étrange, déjà violent et sadique, signes précurseurs du drame à venir.

Les péripéties de Maud Graham ont une fois de plus pour cadre la ville de Québec, que Beaudin filme à la fois comme une carte postale (l'inspectrice habite le Vieux-Québec, et le cinéaste multiplie les plans du fleuve Saint-Laurent, du château Frontenac et des vues prises du haut des Plaines d'Abraham) et une cité anonyme où grouille une faune composée de prédateurs redoutables et de proies faciles. Au fur et à mesure que les meurtres se succèdent et que la tension monte, la romancière multiplie les descriptions d'une ville de province sens dessus dessous (voir texte en bas de page), une capitale aux allures de village portée par des rumeurs de plus en plus angoissantes, alimentée bien sûr par les journalistes. Le film ne

*«Des patrouilles formées d'amateurs arpentaient les rues de Québec, et curieusement, avec la peur qui étreignait les habitants, régnait une sorte d'excitation presque joyeuse. Chacun voulait participer à cette gigantesque chasse à l'homme. On discutait partout, avec n'importe qui, au supermarché, chez le coiffeur, à la Société des alcools, au dépanneur, à la pharmacie. Québec était devenu un gros village où chacun parlait à son voisin comme s'il le connaissait. On savait qu'il y avait un ver dans le fruit, mais le ver ne pouvait être ce voisin, on l'aurait deviné.» (BROUILLET, Chrystine, *le Collectionneur*, Montréal, Les Éditions de la Courte Échelle, coll. Roman 16/96, 1995, p. 116)*

montre jamais cette hystérie collective, mais elle est constamment évoquée par les autorités policières, et par des reporters qui assaillent Graham de questions sur les lieux du crime ou lors de conférences de presse agitées.

Par souci d'efficacité dramatique, Jean Beaudin et la scénariste Chantal Cadieux ont bien sûr resserré l'intrigue pour créer un duel singulier (l'affrontement entre deux intelligences supérieures, l'une tournée vers le bien, l'autre vers le mal), mais ils ont surtout éliminé les nombreuses descriptions et scènes d'atmosphères qui tapissent le roman. Québec n'est plus qu'un cadre urbain, pittoresque, reconnaissable au premier coup d'œil alors que Brouillet s'attarde longuement sur la psychose qui s'empare de la ville.

Le personnage de Maud Graham est lui aussi plus policé que celui que l'on retrouve dans son cadre premier, le roman. D'un personnage vivant perpétuellement dans le souvenir de son «ex», le film nous montre plutôt une célibataire très organisée qui, comme elle le dit à Alain Gagnon (Alexis Martin), médecin légiste lui faisant une cour discrète, n'a pas le temps de penser à l'amour tant et aussi longtemps que son enquête ne sera pas résolue. Et Rochon va lui donner bien du fil à retordre. De plus, la «pizzaphage» devra se contenter d'une seule pizza partagée avec Grégoire; son tempérament gourmand, voire glouton, est à peine suggéré. Seuls subsistent son mauvais caractère, son impatience, que soulignent ses rapports tendus avec ses collègues et une relation d'amour-haine avec sa mère par répondeur interposé (une invention des scénaristes).

Lors de la parution du roman en 1995, on a fait grand cas des parallèles, nombreux, entre cet univers macabre et celui recréé par le réalisateur Jonathan Demme dans *The Silence of the Lambs* (1990). Hannibal a légèrement plus de classe que Rochon, visage ravagé, nez proéminent, regard étrange, cheveux longs, vêtements débraillés; Beaudin nous épargne les séances de boucherie semblables à celles que l'on peut voir dans le film de Demme. Toutefois, cette «intimité» entre une représentante de l'autorité, dont l'assurance camoufle une angoisse de tous les instants, et un brillant désaxé, qui fait de ses crimes un *happening* et sa soif de sang une nécessité, n'est pas sans rappeler le rapport étrange entre Clarice Starling et Hannibal Lecter.

Le roman de Brouillet ne s'égare pas du côté du cannibalisme, car les membres (le bras de l'une, la jambe de l'autre, etc.) dont Rochon fait la collection servent à des fins «artistiques», non alimentaires... De plus, Graham et Rochon évoluent dans des mondes parallèles, Rochon ne cherchant jamais à s'approcher physiquement de celle qui pourrait le démasquer. Il n'y a d'ailleurs aucun affrontement final dans le livre («Il n'avait opposé aucune résistance. Il était sorti lentement du hangar, les mains levées: il avait perdu la partie.» p. 205), des subalternes ayant eu la tâche ingrate de faire la triste découverte des passe-temps de Rochon.



Maude Guérin dans le repère du «collectionneur» (Photo: Izabel Zimmer)

Le film devient plutôt un duo-duel et Beaudin multiplie les scènes où les rivaux se croisent, et croisent le fer. Qu'il s'agisse d'un joli bouquet de fleurs livré par Rochon lui-même au domicile de Graham («...d'un admirateur»), de plusieurs regards lancés à la caméra (de télévision) lors d'une conférence de presse où l'inspectrice évoque les traumatismes d'enfance et un rapport malsain avec sa mère, hypothèses qui font bien rire (jaune) Rochon devant son téléviseur, le nez collé à l'écran, du viol d'une collègue de Graham par Rochon et qui échappe miraculeusement — et même bizarrement... — au massacre (un personnage et un épisode absents du roman); autant d'événements, et d'autres encore, qui créent entre eux une proximité malsaine et inquiétante. Rochon s'en prend aussi à un client de Grégoire, François Berger (Yves Jacques) dit le Prof, homme respectable le jour, travesti la nuit, mais aussi sculpteur³. Et la fin du film, que l'on se gardera bien de raconter et qui est radicalement différente de celle imaginée par Brouillet, plonge autant dans les références gothiques que dans le catalogue des scènes macabres de films d'horreur contemporain.

Cette adaptation du *Collectionneur* est aussi traversée d'influences qui viennent autant de ce cinéma de l'obsession de la chair (*The Silence of the Lambs*, *The Bone Collector*, *American Psycho*, *Hannibal*) que de nombreuses séries télévisées (*Fortier*, *Prime Suspect*), qui mettent en scène des inspectrices aussi déterminées que Graham. Si ces femmes ne sacrifient pas leur féminité, leur vie affective apparaît comme une contrainte, les relations familiales un poids pénible à traîner et, dans le cas de Graham, cette dernière transcende ses instincts maternels en s'occupant des enfants des autres, généralement les plus «poqués».

Le film de Beaudin affiche une efficacité dramatique, une tension, qui fait parfois défaut dans le roman de Brouillet,

où Graham mène de front plus qu'une enquête et où l'ambiguïté de certains personnages secondaires est davantage étoffée, dont celui de Brunet (François Papineau), chauffeur de taxi au passé criminel chargé et acoquiné avec une mineure. Mais il s'alourdit également de ces emprunts cinématographiques et télévisuels, parfois trop présents pour ne pas dégager un parfum de déjà vu. **Le Collectionneur** offre par contre deux perspectives à saisir: celle de connaître l'univers et l'héroïne d'une romancière qui porte le noir, le roman noir, à merveille, et l'autre, de découvrir une actrice, Maude Guérin, servant avec force les contradictions de Maud Graham. Ni l'une et ni l'autre n'ont dit leur dernier mot. ■

«Comment voit-elle cette intrusion des femmes dans le polar, qu'y apportent-elles? Alors qu'on a souvent ramené le succès des romans de Mary Higgins Clark à l'équilibre qui se crée entre le suspense de l'enquête et le suspense amoureux, Christine Brouillet voit plutôt l'émergence du quotidien dans le roman à suspense comme un apport typiquement féminin. "En général, quand les femmes écrivent un roman policier, il se situe autour de la maison, la maison au sens large. Ce n'est pas l'action qui domine, les poursuites en voiture, en hélicoptère, toute la mécanique, quoi! Dans l'univers du roman policier au féminin, c'est la famille, l'entourage immédiat qui prime. C'est le frère qui t'a trahie, c'est le père qui est dangereux ou le voisin que l'on doit suspecter. Les personnes qui nous sont familières deviennent des menaces. Et c'est souvent bien pire, quant au degré d'appréhension, d'être menacée par un cousin que par un illustre inconnu. J'ai l'impression que les femmes travaillent beaucoup dans une veine inspirée de Hitchcock. Alfred Hitchcock disait, dans les entretiens qu'il a accordés à François Truffaut, qu'au cinéma, lorsqu'on voit un personnage se promener une boîte à la main et que cette boîte explose, on est devant un effet de surprise. Mais si on sait d'entrée de jeu que la boîte contient une bombe, et qu'on voit ensuite cette bombe circuler de main en main, qu'on voit un personnage la déposer sur un banc, puis la reprendre, continuer son chemin, au moment où la bombe explose, l'effet est décuplé. Je pense que c'est très similaire dans les romans. Si un personnage sort brusquement d'une voiture et abat un passant, on sursaute. Mais lorsqu'on sait qu'un personnage est menacé par quelqu'un de son entourage, qu'on voit l'agresseur se rapprocher tranquillement, l'effet est beaucoup plus durable. C'est la proximité qui rend efficace, et c'est quelque chose qui est très bien exploité dans les romans féminins. [...]

«Les Britanniques font du roman de déduction. C'est propre, et on n'est pas tourmenté en lisant Ruth Rendell, Agatha Christie ou Ellis Peters. Les Américaines, par contre, je pense à Patricia Highsmith, Patricia Cornwell ou Mary Higgins Clark, il nous faut absolument savoir comment leur roman finit avant d'aller dormir! Moi, le roman de déduction ne m'intéresse pas. Savoir qui a tué est le dernier de mes soucis. Cette forme de roman est celle d'un jeu d'esprit. Moi ce qui m'intéresse, c'est pourquoi la personne a tué, comment on devient meurtrier. C'est la création du monstre qui m'intéresse.»
(SAVOIE, Chantal, «Entrevue avec Christine Brouillet», *Nuit blanche*, n° 68, p. 42-43)

3. Beaudin fait un joli clin d'œil à son film précédent, *Souvenirs intimes*, où le personnage du sculpteur Mortimer est aussi interprété par Yves Jacques et dont les œuvres, d'un film à l'autre, affichent une parenté évidente.